

## Les Bouchaux et la Vachonnerie

Le 27 août 1944, une fusillade éclate à proximité du lieu-dit les Bouchaux.

Des maquisards ont abattu un jeune Allemand de 18 ans, assis sur le bas-côté de la route suite à la crevaison d'un pneu de son vélo. Il roulait en avant de la colonne allemande en déroute qui avance vers le nord. Son compagnon de route réussit à s'enfuir et prévient le chef de troupe.

Cette action du maquis va entraîner des représailles allemandes sur les villages de la Vachonnerie et des Bouchaux.

Georges Poisay, aidé de quelques habitants des Bouchaux, déplace le corps pour ne pas attirer l'attention. Cet acte lui coûtera la vie.

La ferme de la Vachonnerie est incendiée au passage de la troupe, puis les habitants des Bouchaux, menacés par les soldats, sont réunis sur la place du hameau qui est incendié.

Georges Poisay, désigné comme agresseur du jeune Gerhard Berg, est emmené en camion jusqu'à La Roche-Posay où il est lâchement fusillé dans une ruelle par des soldats allemands, le 28 août 1944. Il avait 48 ans.

Une stèle lui rend hommage aux Bouchaux.

Olivier 🍀, le fils de Georges Poisay, adolescent présent au moment de ce fait de guerre, nous avait remis les écrits de ses souvenirs.

Les voici.

« Les événements que je vais essayer de vous relater ont donc plus d'un demi-siècle. Un demi-siècle au cours duquel on avait pu avoir l'impression que les mémoires s'étaient endormies au point que le doute s'installait parfois dans les esprits quant à la réalité même des faits, et qu'il devenait inconvenant de les évoquer.

Les récentes commémorations de la libération et de la victoire, et l'action personnelle de quelques enfants du pays, ont heureusement ramené au grand jour ces événements dramatiques qui avaient profondément marqué les populations des communes concernées.

Une première remarque s'impose en effet quant à l'importance relative de ces faits.

La retraite des troupes allemandes et la libération ont été marquées par des tragédies et des atrocités dans tout notre pays ; et pas uniquement dans le nord et l'est qui ont sans doute subi plus qu'ailleurs les méfaits de la guerre, mais aussi dans notre région, dans notre département où la Résistance avait été omniprésente. Nos routes sont jalonnées de stèles commémorant les combats, les fusillades, les exécutions. Dans ce contexte, les événements d'Archigny, Pleumartin, Chénevelles, sont des événements parmi d'autres. Sans plus d'importance.

Mais sans moins d'importance, malgré leur ampleur relativement modeste par rapport à certains massacres célèbres. L'histoire de France est faite de tous ces événements locaux, petits et grands, qu'il serait vain et malsain de vouloir classer. Les « nôtres » constituent une page importante – et unique en son genre – de notre histoire locale.

Une page qui avait été totalement négligée jusqu'à ces dernières années.

Il me paraît nécessaire de faire une seconde remarque à propos de la véracité et de l'exactitude des faits en question.

J'ai construit mon récit d'abord à partir de mes souvenirs personnels – puisque j'ai vécu ces événements – en restant bien conscient que ma mémoire est faillible elle aussi, et que la tentation est parfois forte, quand on a un « trou », de le combler par des précisions tellement logiques et cohérentes avec les circonstances qu'on finit par les croire réelles.

J'ai également fait appel à tous les témoins que j'ai pu trouver, en privilégiant bien sûr les témoins directs... qui se raréfient évidemment avec le temps. La comparaison de ces témoignages m'a permis de confirmer ou d'infirmer certains faits, d'éliminer certaines erreurs ou incompatibilités (émanant d'ailleurs presque exclusivement de témoins indirects), voire quelques fantasmes, pour ne conserver autant que possible la seule vérité.

Il reste malgré tout quelques zones d'ombre ; il y a peut-être des erreurs ; il y a des incertitudes, notamment quant aux horaires et aux durées qui sont des notions très subjectives, variables selon les circonstances et les individus.

Au moment des événements, la situation de ma famille était la suivante :

J'étais avec ma mère « en vacances » chez mes grands-parents paternels aux Bouchaux, gros hameau situé sur la route de Bonneuil-Matours à La Roche-Posay, faisant partie de la commune d'Archigny, mais jouxtant les communes de Pleumartin et de Chénevelles. Situé sur cette dernière commune, le hameau de la Machine sera aussi impliqué dans les événements. Propriétaires d'une ferme aux Bouchaux, dont il fallait s'occuper à la suite du départ imprévu et précipité du métayer, mes parents avaient pensé que nous serions plus en sécurité à la campagne.

Mon père, secrétaire à la faculté de Poitiers, était resté à son poste.

Ma sœur et mon beau-frère étaient eux-aussi restés à Poitiers où ils avaient leur travail.

Compte tenu des circonstances de notre implication directe dans les événements et de leur dénouement, mon récit va nécessairement avoir un caractère personnel assez marqué.

En cette fin août 1944, la situation militaire des Allemands était particulièrement critique.

Le 6 juin, les alliés avaient débarqué en Normandie et, après des débuts difficiles, libéraient le nord-ouest de notre pays et progressaient rapidement vers l'est sans chercher à passer au sud de la Loire. Paris était libéré le 26 août.

Le 15 août, c'était le débarquement en Provence, une libération « éclair » du sud-est de la France - en avance de plusieurs semaines sur les prévisions - suivie d'une remontée rapide de la vallée du Rhône.

À l'évidence, ces deux armées n'allaient pas tarder à faire leur jonction, prenant dans une nasse toutes les troupes allemandes restées dans le sud-ouest du pays.

Commencé dès le lendemain du 6 juin pour venir en aide à leurs divisions normandes, le mouvement des Allemands vers le nord et l'est se précipite alors pour tenter d'échapper à l'encerclement. Pour effectuer leur retraite, ils utilisent tous les moyens et tous les itinéraires disponibles. Systématiquement sabotées par la Résistance, les voies ferrées sont quasiment inutilisables ; les grands axes routiers sont l'objet de fréquentes attaques aériennes ; provisoirement, les routes secondaires sont les moins dangereuses. Parmi celles-ci, les Allemands vont utiliser, pour la partie qui nous intéresse, la route de Poitiers à La Roche-Posay, celle qui passe à Bonneuil-Matours, Archigny, les Bouchaux, Pleumartin...

Mais là aussi, ils ne vont pas tarder à être harcelés à la fois par l'aviation alliée - d'une redoutable efficacité - et par les actions ponctuelles des maquisards barrant les routes, sabotant les ponts, faisant le coup de feu au coin des bois ou derrière les haies. Exaspérés, les Allemands réagissent alors en se vengeant aveuglément sur les populations des villages les plus proches du dernier accrochage ; les représailles sont impitoyables : ils incendient, ils violent, ils tuent.

Pendant quinze jours, du 20 août au 5 septembre, nous allons vivre un des aspects les plus pénibles de la guerre, celui où l'on subit sans pouvoir réagir autrement qu'en prenant la fuite... quand il est encore temps.

Dimanche 20 août 1944.

En début d'après-midi un convoi allemand est attaqué par deux avions à bi-fuselage (probablement des lightning) à la Marqueterie. Les avions effectuent plusieurs passes de mitraillage, puis vont larguer leurs réservoirs supplémentaires avant de disparaître.

J'ai personnellement entendu ces avions et le mitraillage mais sans rien voir et sans situer avec précision le lieu de l'attaque.

Les carcasses calcinées de plusieurs véhicules sont restées sur place de longs mois après la libération.

La Marqueterie est une ferme isolée située à environ 3 km après Archigny en direction de Pleumartin, située à la Chaussée.

Du lundi 21 au jeudi 24, les passages des troupes allemandes ont été sporadiques et n'ont été marqués par aucun incident notable. Mais dans les hameaux bordant la route, l'inquiétude gagnait ; les gens pensaient bien à s'éloigner pour se mettre en sécurité mais ils hésitaient à laisser leurs biens, leurs maisons, leur matériel... et il aurait fallu emmener les animaux.

C'était aussi la plus grande incertitude quant à la suite des événements. Les informations dont nous disposions étaient très fragmentaires. Il n'y avait pas de téléphone dans les campagnes, seuls les bureaux de poste en étaient pourvus, les lignes étaient peut-être coupées, il n'y avait plus de journaux, le courrier n'était plus acheminé. Seuls quelques postes de radio, quand ils étaient en état de marche et qu'il était possible de capter les émissions anglaises permettaient de se faire une idée de la situation générale sur les différents fronts. Mais les événements locaux se transmettaient uniquement par le « bouche à oreille », avec parfois beaucoup de retard et surtout déformés, amplifiés, ou simplement inventés, donnant lieu à des interprétations aussi fantaisistes que dangereuses.

Vendredi 25 août.

En début d'après-midi, une voiture des maquisards (une 402) arborant le drapeau français, remonte la route en direction d'Archigny. Elle est observée passant en face de la Vachonnerie (ferme isolée à peu près à mi-chemin entre la Bouffonnerie et les Bouchaux).

Quelques centaines de mètres plus loin, dans la descente vers la Bouffonnerie, les maquisards se trouvent en face d'un convoi à la hauteur de l'école. Une fusillade s'engage aussitôt, très nourrie du côté allemand en supériorité écrasante. Riposte réflexe des maquisards avant de faire un demi-tour rapide et salvateur à la hauteur des carrières. Ils prennent la fuite sans dommage.

Mais les gens de la Vachonnerie avaient eu une belle frayeur ! Leur ferme se trouvait dans l'axe des tirs allemands effectués depuis l'école de la Bouffonnerie en direction de la voiture des maquisards. Les balles sifflaient auprès de leurs bâtiments, en

touchant quelques-uns, et les trajectoires, matérialisées par les traçantes, rendaient la scène encore plus spectaculaire.

Samedi 26 août.

D'un calme absolu sur le plan de la retraite allemande, cette journée a par contre été très riche en événements au niveau personnel.

C'était la foire à Pleumartin, ce samedi 26 août. Mon grand-père avait décidé de s'y rendre, comme à l'habitude, en char à bancs, avec son âne ; pratiquement seul moyen de transport dont disposaient à l'époque les gens de la campagne. Je l'accompagnais.

La route était très calme : aucun véhicule, personne... Il est vrai qu'en ce temps-là, la circulation n'était jamais très intense et ce calme ne nous avait pas spécialement surpris, mon grand-père et moi. Tous se passa normalement jusqu'au milieu de la forêt de Pleumartin. En arrivant entre les deux virages qui précèdent la dernière ligne droite avant le bourg, nous trouvâmes un gros chêne abattu en travers de la route. Il obstruait toute la route et les deux fossés latéraux interdisant tout passage de véhicule. C'était sans nul doute l'œuvre de maquisards dans le but de retarder la retraite allemande. Nous fîmes demi-tour, mais comme mon grand-père avait, semble-t-il, un besoin impérieux de se rendre à la foire, nous empruntâmes une petite route secondaire (pour ceux qui connaissent les lieux, la route du Chêne du Grand Crin) conduisant également à Pleumartin où nous arrivâmes sans encombre. Sur la foire elle-même, je n'ai pas de souvenirs précis. Au retour nous revînmes par la même route (le Chêne du Grand Crin) sans faire de mauvaises rencontres, c'était toujours aussi calme.

Avec le recul on peut s'étonner de cette insistance à poursuivre ses activités habituelles malgré les événements des jours précédents. Était-il vraiment indispensable d'aller à la foire ? Et surtout, pourquoi persévérer après avoir trouvé le chêne sur la route ? Une arrivée de colonne allemande à ce moment-là nous aurait mis dans une situation particulièrement dangereuse.

Malgré l'inquiétude et les incertitudes évoquées plus haut, nous voulions sans doute croire que la retraite allemande était finie et que le danger était écarté. Espoir malgré tout ? Inconscience ?

C'est ce même jour, en fin d'après-midi, que mon père était venu nous rejoindre, mettant probablement à profit quelques jours de vacances (je ne me souviens pas si la Faculté de Poitiers avait normalement poursuivi ses activités ou fermé ses portes compte-tenu des événements).

Il avait fait le trajet à vélo, moyen de transport que nous utilisions habituellement (avec parfois l'autobus en temps normal) entre Poitiers et les Bouchaux. Nous l'avions trouvé à la Bouffonnerie où mon grand-père s'était rendu - toujours avec son âne et cette fois-ci la charrette - pour chercher du grain.

Peu après notre arrivée chez mes grands-parents, nous entendîmes quelques coups de feu, les balles avaient sifflé près des bâtiments sans que nous ayons pu en déterminer l'origine. Ce fait, dont je garde pourtant un souvenir précis, ne m'a pas été confirmé par les autres témoins que j'ai pu rencontrer.

Dimanche 27 août.

Au carrefour de la Croix, à mi-chemin entre la Vachonnerie et les Bouchaux, deux Allemands attendent. Ils ont posé leurs vélos sur le bas-côté de la route. Ils sont probablement là pour guider leurs colonnes sur le « bon chemin » de la retraite.

Une grosse voiture - sans doute une Matford - arrive sur la route de La Puye, se dirigeant vers le carrefour. Quatre hommes sont à son bord.

Ce sont des maquisards. Manifestement pas sur leurs gardes, les deux Allemands sont surpris, désarmés et faits prisonniers sans opposer de résistance.

Tandis que deux maquisards restent dans la voiture, deux autres (un Russe et un Canadien, comme nous verrons plus loin), sous la menace de leurs armes, font marcher devant eux les prisonniers allemands en direction des Bouchaux. Outre quelques armes individuelles, les maquisards possèdent un fusil mitrailleur. Composé de quatre hommes à pied et de la voiture qui roule au pas à côté d'eux, ce cortège attire rapidement quelques personnes des Bouchaux et d'un hameau voisin (certaines travaillaient dans les champs proches et ont assisté à l'interception). Toutes conseillent aux maquisards de partir au plus vite ou de quitter la route pour prendre à droite un chemin de terre bordé de haies qui les dissimuleraient aux regards de poursuivants éventuels.

Ne comprenant pas le français - ou ne voulant pas le comprendre - les maquisards et leurs prisonniers poursuivent leur lente progression sur la route sans chercher le moins du monde à se cacher.

En arrivant au niveau de la première habitation des Bouchaux (chez Paul Viollet) les deux Allemands s'excitent soudain. Les premiers ils ont vu la tête d'un de leurs convois (sans aucun doute un de ceux qu'ils attendaient) qui arrive à la hauteur de la Vachonnerie. Les voyant à leur tour, les deux maquisards mettent aussitôt leur fusil mitrailleur en position de tir sur la route et commencent - les premiers - un feu nourri en direction du convoi. Les Allemands répondent. Les deux prisonniers en profitent pour essayer de s'évader. Les maquisards tuent l'un d'eux. L'autre s'échappe en se dissimulant dans un champ de topinambours.

Les maquisards en voiture sont allés se cacher dans un chemin. Leur véhicule y tombera en panne et personne ne les verra plus. Tous les témoins se sont éclipsés dès le début de l'accrochage.

Accrochage qui est sans doute assez bref.

En infériorité flagrante et en position particulièrement vulnérable, les deux maquisards quittent la route, se dirigent à travers champs vers la Clerterie, profitant des haies et de la déclivité du terrain qui les masquent à la vue des Allemands ; ils reviennent rapidement vers la Vachonnerie dans l'intention de poursuivre leur action. Au cours de ce mouvement, ils rencontrent une personne du coin qui avait aussi assisté à l'interception et à la fusillade, mais était prudemment restée dans les champs. L'un des maquisards questionne cette personne, mais dans une langue incompréhensible (il s'agissait probablement de russe et le maquisard voulait savoir où était passé l'Allemand évadé).

À la Vachonnerie, le convoi allemand est toujours stoppé, véhicules sur la route, soldats dispersés dans les fossés et à travers champs. Marcel Cogné voit arriver les deux maquisards, il s'agit d'un Canadien, grand et brun, et d'un Russe, petit et blond. Ils prennent aussitôt position dans la ferme entre les bâtiments, et commencent un mitraillage ininterrompu des Allemands. Réfugiée à l'intérieur des bâtiments, la famille Cogné assiste à la scène ; ils voient notamment sur la route des vélos renversés et des corps étendus. Les deux maquisards tirent toutes leurs munitions, gardant seulement chacun une cartouche pour se suicider au cas où ils seraient faits prisonniers.

Tous chargeurs épuisés, ils décrochent rapidement, profitant eux aussi, de la présence d'un champ de topinambours pour dissimuler leur retraite.

Craignant bien sûr des représailles immédiates, la famille Cogné ne tarde pas à les suivre. Ils descendent vers un ruisseau en contrebas, de manière à ne pas être vus par les Allemands quand ils reprendront leurs esprits.

À Chemillé, un hameau situé un peu plus loin, ils rattrapent les deux maquisards qui soufflent un peu. Bien qu'il ne soit pas sûr de se faire comprendre, monsieur Cogné père les admoneste vertement, leur reprochant de leur avoir fait prendre beaucoup de risques et de provoquer à coup sûr des représailles.

Quant au résultat tactique sur le plan militaire, il fut à peu près nul ; on peut en effet supposer que si les Allemands avaient eu plusieurs victimes (hormis le prisonnier tué lors de sa tentative d'évasion), ils auraient tué en représailles autant de civils. Comme nous le verrons, ils ne tuèrent « que » mon père.

Avec mes parents et mes grands-parents, nous avons passé cette journée du 27 août dans les champs, du côté de la forêt de Pleumartin. Les coups de feu de la veille au soir et surtout le passage quasi permanent des convois allemands qui avaient commencé tôt le matin nous faisaient penser que nous serions plus en sécurité en nous éloignant du village.

En fin d'après-midi, la route étant devenue plus calme, nous revînmes prudemment à la maison.

Peu avant la tombée de la nuit, deux hommes du village vinrent chez mes grands-parents. Ils étaient visiblement inquiets. Alors que les femmes et moi-même étions tenus à l'écart de la conversation, ils discutèrent gravement pendant quelques minutes, puis mon père partit avec eux.

On venait le chercher pour définir la conduite à tenir après la fusillade de l'après-midi au cours de laquelle, comme nous avons vu, un Allemand avait été tué. Le comble est que le corps de ce soldat avait été laissé à proximité immédiate de la route, où il pouvait facilement être vu par les convois qui se succédèrent dans l'après-midi.

Mon père avait vivement conseillé de mettre le corps dans un lieu plus discret et plus éloigné de la route.

Il avait raconté tout cela à son retour. Nous étions tous très inquiets. La nuit était faite, la route était calme. Il fut décidé de rester coucher à la maison.

La famille Cogné, quant à elle, avait jugé plus prudent de ne pas revenir à la Vachonnerie. Elle avait été hébergée dans un hameau un peu plus éloigné (la Gaubertière).

Lundi 28 août.

Selon les observateurs, et en fonction des horaires, toujours difficiles à préciser, la route, ce matin- là, fut tantôt le théâtre de passages importants, tantôt très calme.

Lorsque monsieur Cogné et monsieur Roy, qui avait accueilli la famille Cogné pour la nuit, s'approchèrent de la route au niveau des Bouchaux pour évaluer autant que possible le danger potentiel, tout était calme. Il était sans doute un peu plus de midi.

C'est ce calme qui incita la famille Cogné à regagner sa ferme où elle arriva en début d'après-midi. Chacun posait les quelques affaires qu'il avait précipitamment emportées la veille. Madame Cogné allait dans une chambre mettre une de ses filles, encore bébé, au berceau.

A peine sont-ils installés que les Allemands – dont l'arrivée fut très rapide et très discrète – envahissent la Vachonnerie. Un grand Allemand (que nous verrons quelques instants plus tard aux Bouchaux), parlant bien le français, leur déclare qu'ils allaient payer ce qui s'était passé la veille. Très excité et très en colère, il frappe violemment monsieur Cogné à coups de crosse de fusil.

Les soldats regroupent les membres de la famille Cogné dehors. Puis, à l'aide de grenades incendiaires, ils commencent à mettre le feu à tous les bâtiments après avoir ouvert les portes des étables et des écuries et libéré tous les animaux, y compris les lapins.

La famille Cogné vit alors un moment particulièrement angoissant ; voulant reprendre son bébé, madame Cogné se voit énergiquement interdire l'accès de la chambre où elle l'avait déposé quelques instants auparavant. Les Allemands la poussent dehors. Puis, l'un d'entre eux, comprenant alors qu'il y a un bébé dans le berceau, va le chercher tandis que les flammes commencent à lécher les meubles, et le donne, par la fenêtre, à la mère. Tous n'étaient pas des sauvages !

Tout flambe à la Vachonnerie. Ils voient également les Bouchaux brûler.

Deux avions passent à haute altitude (nous les voyons nous aussi aux Bouchaux), font un large virage et s'en vont. Ils inquiètent vivement les Allemands qui cherchent à se camoufler, bien que les bâtiments en feu ne leur laissent pas beaucoup de refuges.

Sur un ordre, les soldats se regroupent et partent aussi vite qu'ils sont arrivés.

Profitant du rideau de fumée, la famille Cogné s'échappe en empruntant le même chemin que la veille : le champ de topinambours et le ruisseau en contrebas.

Phénomène curieux : tous leurs animaux, vaches, chèvres... les suivirent dans leur retraite.

Avec mes parents et grands-parents, nous avons donc quitté très tôt la maison pour nous réfugier dans les champs, toujours à peu près au même endroit, au lieu-dit les Bois de Chabannes, à proximité de la forêt de Pleumartin, où les haies et les bosquets constituaient des « cachettes » sûres.

C'est également en début d'après-midi, vers 13 ou 14 h, que le calme apparent de la route nous décida à revenir à la ferme de mes grands-parents.

Nous sommes dans la maison depuis une dizaine de minutes quand un habitant du village, sans doute plus véloce que les autres, passe en courant sur les « communaux » et nous crie que les Allemands entrent dans le village. Preuve de son départ précipité : il n'était rasé que d'un côté (malgré l'heure tardive).

Pour nous aussi c'est la précipitation ! Nous quittons la maison, laissant tout derrière nous. Ma mère tente quand même d'emporter un sac (en toile avec deux anses) dans lequel elle avait regroupé quelques objets précieux et toute sa fortune. Sans doute sur injonction de mon père, pour ne pas retarder notre fuite, elle laisse ce sac dans la cour, devant la maison. Ma grand-mère, qui sort la dernière, voit le sac, a l'idée de le recouvrir d'un « poniot » (grand seau en fer blanc) renversé, le dissimulant ainsi complètement.

Nous prenons en courant le chemin que nous avons pris le matin même pour aller vers Les Bois de Chabannes. Au bout des communaux, ce chemin nous fait passer entre les bâtiments du hameau de la Machine. La disposition des bâtiments et le tracé d'abord assez tortueux du chemin auraient dû nous dissimuler assez vite aux yeux de nos poursuivants. Il me semble cependant avoir aperçu, en me retournant, les premiers Allemands arriver à l'autre extrémité des communaux. Peut-être nous ont-ils vus eux aussi ? Il est en tous cas évident qu'ils investissent la totalité du village, composé en fait de trois hameaux : les Piraudeaux, les Bouchaux et la Machine.

Ensuite, rectiligne sur 250 à 300 mètres, notre chemin constitue cependant une bonne protection car il est (encore de nos jours) bordé de chaque côté par des haies denses et élevées. Puis, après un virage à gauche de 90°, le chemin est de nouveau rectiligne sur 300 à 400 mètres et toujours bordé des mêmes haies dissimulatrices.

Nous sommes peut-être une petite dizaine. En dehors de mes grands-parents, mes parents et moi-même, quelques personnes du hameau de la machine, dont plusieurs enfants, se sont jointes à nous. Je trouve personnellement notre fuite trop lente ; il faut attendre les femmes et les anciens, notamment mes grands-parents et surtout ma grand-mère, qui a sans doute depuis longtemps perdu l'habitude de courir et que sa robe, tombant jusqu'aux chevilles, embarrasse encore plus. Et beaucoup sont chaussés de sabots de bois. Je suis le plus souvent en tête et m'impatiente, bien que mon père « presse » énergiquement le groupe.

Après 300 ou 400 mètres, nous avons le choix entre deux chemins : le nôtre qui continue en s'incurvant légèrement à droite, toujours masqué par des haies pratiquement jusqu'au taillis situé à 500 mètres plus loin, un autre, qui fait 90° à droite, bordé lui aussi de haies sur 150 à 200 mètres mais qui débouche ensuite en plein champ, complètement à découvert. C'est ce dernier que nous empruntons. Pourquoi ? Peut-être en pensant que ce second virage à 90° nous masquera mieux de nos poursuivants ? Peut-être parce que nous avons déjà pris cet itinéraire le matin ? Peut-être croyons-nous avoir définitivement « semé » les Allemands ? Ce fut en tous cas, notre première grosse erreur.

Au bout de 200 mètres en effet, nous arrivons complètement à découvert, sans haies ni d'un côté ni de l'autre. Seconde erreur : au lieu de rester dissimulés et d'observer où en sont nos poursuivants avant de nous lancer à travers champs, nous ne marquons même pas un temps d'arrêt.

Certains prétendent avoir vu quelques Allemands sortir des haies au niveau du premier coude à 90° signalé plus haut. Certains croient se souvenir que, sur une idée de ma grand-mère, on fit semblant de ramasser des feuilles de choux ???

Pour moi, des coups de feu éclatent dans les secondes qui suivent notre arrivée à découvert. Sur ordre de mon père tout le monde se jette à terre. Nous sommes allongés derrière un tronc d'arbre abattu et dans un fossé très peu profond. Je suis dans ce fossé, qui constitue une protection vraiment très précaire, car, malgré tous mes efforts pour me coller au sol, mon corps et surtout ma tête, doivent être bien visibles. La fusillade continue : à un ou deux mètres devant moi, je vois les brins d'herbe coupés par les balles. Cela ne dura probablement que quelques minutes mais je trouvais le temps vraiment long. Craignant probablement que nous ne soyons armés et attendions qu'ils approchent pour réagir, les Allemands restaient sur leurs positions en tirant sans arrêt. Nous n'avions pas de possibilité de retraite.

La situation n'ayant pas d'issue, mon père se lève en levant les mains, imité par tous les autres. Les Allemands accourent et nous encerclent très rapidement. Ils sont à peine une demi-douzaine.

Ils nous ramènent au village en nous pressant énergiquement mais sans nous frapper.

Sur les communaux, nous trouvons un autre groupe d'Allemands, dont un petit, probablement officier, et un grand, parlant bien le français. C'est lui que Marcel Cogné a vu à la Vachonnerie et qui a frappé M. Cogné père à coups de crosse. C'est surtout le prisonnier évadé de la veille au cours de l'accrochage avec les maquisards. Il est énervé et très volubile. Bien que le petit officier semble lui donner de rares directives, c'est lui, ce grand Allemand, qui paraît diriger l'action. Il nous interroge pour savoir si nous avons vu les maquisards de la veille. Mon père répond par la négative. D'autres prétendent que si, en précisant même la direction de leur fuite ! Ces contradictions l'indisposent un peu plus.

Puis ils nous amènent au centre du village, exactement devant la ferme de M. Prévost, qui existe encore de nos jours.



Toute la population est déjà réunie. Les femmes, les enfants et les vieillards sont disposés le long des bâtiments, formant un genre de demi-cercle, étroitement surveillés par les soldats l'arme au poing. Les hommes, dont je suis, sont alignés le long du chemin, face aux bâtiments et aux autres habitants. Nous sommes neuf, si mes souvenirs sont exacts. Je suis le premier à partir de la droite, mon père est l'un des derniers à l'autre extrémité du rang. En face de nous, à une vingtaine de mètres, auprès des bâtiments, deux Allemands allongés sur le sol nous mettent en joue avec deux fusils mitrailleurs, ils arment les culasses. Je suis intimement convaincu qu'ils vont nous tuer. Je vis des instants d'une angoisse terrible. Et nous sommes « coincés », il n'y a aucune possibilité de s'échapper, les murs ou les arbres qui pourraient éventuellement nous protéger sont trop loin. Atmosphère de fin du monde : sauf ceux auprès desquels nous sommes rassemblés, tous les bâtiments brûlent, les flammes, la fumée, les craquements des toitures qui commencent à s'effondrer, le beuglement des vaches que les Allemands ont fait sortir avant de mettre le feu... et ces deux fusils mitrailleurs braqués sur nous !

Les habitants du village restent muets.

Très agités et manifestement inquiets, les Allemands vocifèrent de nombreux ordres. Mes capacités d'observation sont certainement amoindries par mon angoisse mais je garde cependant certains souvenirs précis : un des vieillards quitte tout d'un coup le demi-cercle des habitants pour retourner vers sa maison ; deux soldats allemands se précipitent pour le faire revenir dans le rang, simultanément, deux ou trois femmes viennent vers lui pour le prier de rester tranquille : il explique qu'il allait chercher son porte-monnaie et son âne.

Deux avions passent à assez haute altitude. Dès qu'ils les entendent les allemands se mettent à couvert le long des murs, sous les bordures de toit. Camouflage sans doute bien dérisoire car l'incendie du village ne pouvait pas échapper aux avions... qui font un large virage avant de repartir sans entreprendre aucune action.

Après un intense moment d'espoir - peut-être les avions allaient-ils faire fuir les Allemands ? - l'angoisse reprend de plus belle. Un peu naïvement, j'espère que les maquisards vont intervenir et nous libérer, qu'ils attendent le moment propice... mais personne ne viendra.

Les deux Allemands que nous avons déjà vus sur les communaux, le petit officier et le grand parlant bien le français (l'évadé de la veille), passent devant nous (les neufs hommes alignés) en nous observant attentivement. Ils commencent par moi, sans trop s'attarder, puis vont jusqu'à l'extrémité du rang s'arrêtant devant chacun, échangeant tous les deux de brèves paroles. J'ai compris ensuite que le grand cherchait à identifier les maquisards de la veille. Ils passent une seconde fois devant nous, hésitant manifestement. Puis, après un bref conciliabule avec l'officier, le grand Allemand désigne mon père qui est aussitôt encadré par deux soldats et emmené vers un camion qui attend sur la route. Étant à l'autre bout du rang, et toujours obnubilé par les fusils mitrailleurs braqués sur nous, je ne comprends pas immédiatement ce qui se passe. Ma mère angoissée, mais conservant malgré tout beaucoup de sang froid, intervient auprès du grand Allemand pour avoir des explications ou essayer de le faire revenir sur sa décision. Elle lui demande ce qu'il faut faire : il lui répond : « Il n'y a rien à faire ! Madame !! »

Assis sur un banc latéral, à l'arrière droit du camion, mon père est calme mais livide. Il a manifestement compris dès cet instant le sort qui l'attend. Encadré par des soldats et masqué le plus souvent par d'autres qui montent dans le camion, je ne pense pas qu'il ait pu nous voir parmi les autres habitants du village.

Puis, très vite, sur un ordre, tous les soldats partent en courant vers les camions. Le convoi s'ébranle aussitôt.

Hébétés, les gens du village restent figés et silencieux, peut-être surpris d'être encore vivants. Puis, après quelques secondes, ils partent en courant vers leurs bâtiments, espérant encore sauver quelque chose.

Personnellement je suis complètement abasourdi. Je n'ai même plus le souvenir des réactions de ma mère et de mes grands-parents. En tout cas, plus préoccupés par le sort de mon père que par celui de nos biens matériels, c'est sans hâte que nous revenons vers ce qui était « chez-nous ».

À la ferme de mes parents, les granges et les étables sont complètement détruites. Chez mes grands-parents, tout est calciné, il ne reste que les murs et des débris encore fumants. Le mur du cellier est effondré et, parmi les pierres émergent les carcasses tordues de nos vélos.

Avant de mettre le feu, les Allemands avaient libéré tous les animaux et ouvert les clapiers, comme à la Vachonnerie. Seul un âne, sans doute passé inaperçu dans un petit toit situé au centre du village, avait été victime de l'incendie. Les bêtes, essentiellement chèvres et bovins, s'étaient rendues machinalement dans leurs pâturages habituels. Si bien qu'il n'y eut pas trop de difficultés pour les récupérer et les « parquer » tant bien que mal grâce aux nombreuses haies qui existaient encore à cette époque.

Ce soir-là, hormis ma mère qui avait retrouvé son sac et son argent dissimulés par ma grand-mère sous le seau renversé, nous étions tout d'un coup démunis de tout. Plus de toit, plus de nourriture, plus de vêtements en dehors de ceux que l'on peut avoir sur soi un bel après-midi du mois d'août, c'est-à-dire une chemise, un pantalon et des chaussures... le plus souvent des sabots de bois.

Mon grand-père avait mis toutes ses économies dans une boîte en fer blanc qu'il avait cachée dans un trou du pignon de sa grange. Pour construire les anciens bâtiments, on « ancrant » les échafaudages dans ces trous qu'on oubliait ensuite d'obstruer. Il avait choisi un des trous les plus élevés, à 3 m ou 3.50 m du sol. C'était son coffre-fort. Après avoir récupéré une échelle ayant échappé au feu, et malgré les récriminations de ma mère et ma grand-mère qui craignaient à juste titre que le mur - ébranlé par l'incendie - ne s'effondre, mon grand-père se mit en devoir d'aller chercher son argent. Sous nos regards inquiets (ce souvenir est chez moi très précis), il parvint à la boîte, la saisit et la jeta aussitôt à terre : elle était brûlante, boîte noire et il ne restait plus à l'intérieur que quelques cendres.

Le plus angoissant restait évidemment le sort de mon père. Sans se faire beaucoup d'illusions, ma mère était allée l'appeler jusque dans la forêt au cas où il aurait pu s'évader et se serait trouvé blessé, incapable de regagner le village. Elle revint à la nuit, désespérée.

Avec mon grand-père, nous fabriquâmes une mini cabane au moyen de fagots de bois entassés les uns dans les autres, les fagots les plus longs servant de toiture. Ce n'était pas étanche, mais cela nous protégea tout de même de la fraîcheur de la nuit que nous passâmes sous cet abri improvisé.

Ce jour-là, un garçon de huit ans échappa aux Allemands. Claude Marsault était sur les communaux quand il les vit entrer dans le village. Pour s'enfuir, il emprunta le même chemin que nous, et après-nous, puisqu'il assista, dissimulé par les haies, à la fusillade dont nous fûmes les cibles. Mais il continua tout droit dans le chemin bordé de haies et ne fut jamais rejoint.

Mardi 29 août.

La solidarité paysanne se manifesta rapidement. Toutes les familles sinistrées, ainsi que celles des villages restés intacts mais situés trop près de la route et du passage des Allemands furent accueillies dans des hameaux assez éloignés ou retirés pour ne pas craindre de nouvelles représailles.

Nous fûmes personnellement hébergés à la Boutelaye, un hameau comptant habituellement trois foyers, perdu dans la nature, desservi par une petite route et un chemin de terre, et accessible depuis les Bouchaux à travers champs et ces chemins bordés de haies que nous avons su si mal utiliser la veille.

Un ancien préféra rester aux Bouchaux. Il couchait dans un petit toit épargné par l'incendie où il s'était installé un lit avec deux planches et une botte de paille.

Une autre personne couchait sous sa charrette à l'orée de la forêt de Pleumartin, où elle avait prudemment amené une partie de son matériel agricole dans les jours précédant l'incendie.

Du 29 au 31 août, les Allemands poursuivent leur retraite. Selon les jours et les heures, les convois sont plus ou moins importants, plus ou moins nombreux.

Vendredi 1<sup>er</sup> septembre.

Cette journée fut marquée par de nombreuses attaques aériennes depuis Bonneuil-Matours jusqu'à La Roche-Posay. Les avions d'attaque au sol (Tempest ou Thyphon), procédant par paire ou par quatre, faisaient preuve d'une grande efficacité, détruisant en particulier du premier coup un canon anti-aérien dans la forêt de Pleumartin. Les restes calcinés des véhicules jalonnèrent longtemps la route après la libération et à certains endroits (étang à Saiveau près de Bonneuil-Matours) l'odeur pestilentielle de cadavres sans doute mal ensevelis, persista plusieurs mois.

Sans pouvoir assurer que c'est bien ce jour-là - mais c'est très probable - je garde personnellement un souvenir précis de l'épisode ci-après.

Au cours de notre séjour à la Boutelaye, qui dura près de deux semaines, nous devions revenir quotidiennement aux Bouchaux pour assurer la subsistance d'une truie et ses petits qui n'avaient pu nous suivre dans notre retraite comme les autres animaux.

En fin d'après-midi, pendant un de nos voyages retour à travers champs vers la Boutelaye, accompagnés de trois ou quatre personnes, nous arrivons dans les Bois de Chabannes, à proximité du lieu où certains fermiers avaient eu la sagesse - comme nous avons vu - de venir dissimuler avant le 28 août leur matériel agricole le plus précieux. Auprès d'une haie, il y avait notamment une moissonneuse-lieuse recouverte d'une grande bâche bleue. Tout à coup, deux avions monomoteur passèrent au-dessus de nous en rase-mottes avant de piquer sur la bâche. À la verticale, ils dégageaient en chandelle et recommençaient leur passage. Nous étions en plein champ, à quelques centaines de mètres de la moissonneuse ; les pilotes ne pouvaient manquer de nous voir. Par contre, ils ne savaient évidemment pas ce qu'il y avait sous la bâche. Comprenant qu'ils voulaient vérifier qu'aucun engin de guerre allemand ne se cachait sous cette bâche, un des hommes qui nous accompagnait se mit à courir vers la moissonneuse en agitant les bras tandis que nous aussi, par gestes aussi amples que maladroits, nous essayions de faire comprendre aux pilotes de ne pas lancer d'attaque. En quelques minutes l'homme arriva à la moissonneuse et retira la bâche. Les avions firent un dernier passage et nous dirent adieu en battant des ailes. Ils étaient rassurés. Nous aussi !

La débandade allemande dura jusqu'au mardi 5 septembre au soir. Les derniers jours, on vit passer des Hindous, des Italiens, puis plus rien. La libération se fit tout simplement parce que les envahisseurs étaient partis. Depuis le 27 août, qui nous fut

fatal, je n'ai pas le souvenir d'accrochages avec le maquis, du moins dans notre secteur.

Mercredi 6 septembre.

Tout déplacement hors de notre coin isolé de campagne comportant de gros risques, nous étions, jusqu'à ce jour, restés confinés dans nos hameaux d'accueil ou à proximité. Nous étions donc sans nouvelles de mon père à propos duquel nous imaginions toutes les hypothèses sans toutefois se faire d'illusion.

Ce jour-là, un frère de ma mère, habitant Pleumartin, vint la prévenir qu'il avait appris qu'un civil avait été tué par les Allemands à La Roche-Posay.

Jeudi 7 septembre.

Sans doute transportée par le même frère, ma mère se rend à La Roche-Posay où elle rencontre le maire, monsieur Monot, et son garde-champêtre. Elle reconnaît les objets personnels retirés sur le corps de mon père avant qu'il ne soit enterré au cimetière de La Roche le samedi précédent, soit le 2 septembre.

Le lundi 28 août, le convoi allemand transportant mon père s'était rendu directement à La Roche-Posay où il était arrivé vers 18 h 30. Mon père fut conduit à la maison « Milon », vieil hôtel situé à un coin de la place et existant toujours, où l'on peut supposer qu'il fit l'objet d'un jugement expéditif.

Puis un groupe d'Allemands le conduisit, à pied, vers une ruelle à forte pente et bordée de murs où il fut tué d'une rafale de mitraillette. Une femme a vu la scène à travers ses volets : l'air effrayé de mon père montre à l'évidence qu'il savait ce qui l'attendait et n'avait aucune chance d'en réchapper. Après avoir martyrisé son corps à coups de pieds, les Allemands le jetèrent dans un puits situé dans un champ voisin.

Informé, le maire fit retirer le corps de mon père dès le lendemain, mais ne put procéder à l'enterrement que le 2 septembre, au cours d'une accalmie dans la retraite des Allemands qui refusaient jusqu'alors de donner leur accord.

C'est le dimanche 10 septembre, où l'on fêtait la libération de Poitiers, que ma sœur et mon beau-frère apprirent les événements des Bouchaux et la mort de mon père.

Grâce, d'une part, à mon oncle, Fernand Cottet, qui était un des rares à posséder encore un véhicule (il était chauffeur de taxi), et d'autre part aux connaissances de mon beau-frère dans le milieu « résistant » qui lui permirent d'obtenir un laissez-passer, ma sœur et mon beau-frère vinrent nous chercher aux Bouchaux le mardi 12 septembre.

Un projet de reconstruction des villages des *Bouchaux* et de *la Machine* fut accepté par *Archigny* et *Chenevelles* le 27 février 1948.

Suite à l'opposition d'un habitant de *la Machine*, une proposition différente est faite pour satisfaire tout le monde. Ce dernier projet est accepté le 27 juillet 1948 par le conseil municipal d'Archigny.